



HAL
open science

Guy Bourquin à l'université de Nancy

Pierre Danchin

► **To cite this version:**

Pierre Danchin. Guy Bourquin à l'université de Nancy. Colette Stévanovitch et René Tixier. Surface et profondeur. Mélanges offerts à Guy Bourquin à l'occasion de son 75e anniversaire, 7, Association des médiévistes anglicistes de l'enseignement supérieur, pp.005-012, 2003, GRENDDEL, 2-901198-35-X. hal-04692643

HAL Id: hal-04692643

<https://hal.science/hal-04692643v1>

Submitted on 10 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Guy Bourquin à l'Université de Nancy

J'ai fait la connaissance de Guy Bourquin en Octobre 1953, lorsqu'il fut nommé assistant à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Nancy. Il y remplaçait Annie Berthet qui y avait servi comme assistante, avant d'être appelée par son « patron » et celui de Guy Bourquin, Pierre Legouis, à occuper un poste analogue à l'Université de Lyon.

C'est qu'à cette lointaine époque, les nominations dans les facultés étaient très « personnelles » et reposaient essentiellement sur des recommandations individuelles. Les choses ont tellement changé en ce domaine que, peut-être, le lecteur d'aujourd'hui sera intéressé, par exemple, par la façon dont pour ma part, j'étais entré dans l'enseignement supérieur. Agrégé en 1943, j'avais bénéficié en 1945-6 d'une bourse de recherche à l'Université de Leeds. A l'été 1946, je reçus de J. B. Fort, alors professeur à l'Université de Rennes, une lettre m'y proposant un poste d'assistant. Il me parut impossible d'y répondre sans avoir préalablement consulté mon directeur de thèse, Floris Delattre, qui dirigeait alors le département d'anglais de la Sorbonne. Sa réponse montre clairement comment la Sorbonne contrôlait alors les nominations dans notre vingtaine d'universités ; cette lettre comportait deux parties : la première me disait : « Si vous désirez aller à Rennes, n'hésitez pas, je m'opposerai à toute autre candidature. » Mais un second paragraphe ajoutait : « J'ai une autre proposition à vous faire : envoyez-moi un rapport optimiste sur l'état d'avancement de votre thèse, je vous ferai inscrire sur la liste d'aptitude à l'enseignement supérieur et vous ferai nommer comme 'chargé d'enseignement' à l'Université d'Alger. » La lettre se terminait sur une phrase péremptoire, deux fois soulignée, qui m'engageait fortement à accepter cette proposition. Si je voulais entrer dans l'enseignement supérieur, je n'avais donc guère de choix. Mon « patron », professeur à la Sorbonne et membre du Comité Consultatif des Universités, avait en fait tout pouvoir pour décider des nominations.

La pauvreté de l'encadrement dans notre discipline était alors très grande. Il y avait à cette époque en général un seul professeur, ou parfois deux, dans chacune de nos universités ; le nombre des candidats qualifiés à de tels postes était très faible, de sorte que, quelques années plus tôt, le ministère avait commencé à nommer à titre temporaire (c'était en principe pour cinq ans) de

jeunes agrégés dans des postes nouvellement créés d'assistants. C'est dans un de ces postes que Guy Bourquin avait donc été nommé.

La Faculté de Nancy, pour échapper quelque peu à la mainmise de la Sorbonne sur les nominations (ce qui entraînait automatiquement les candidats au doctorat à inscrire leur projet de thèse auprès de la seule Sorbonne) avait récemment pris l'habitude de s'adresser à Pierre Legouis, l'un des rares membres provinciaux du Comité Consultatif, pour lui demander de lui proposer quelques candidatures lorsqu'elle avait à pourvoir un poste d'anglais. C'est ainsi qu'Annie Berthet, comme Guy Bourquin, avaient été nommés à Nancy.

Guy Bourquin rejoignit alors une équipe d'anglicistes dont l'effectif demeurait très maigre : un seul poste de professeur, dans lequel j'étais « chargé d'enseignement », un poste d'assistant que Guy venait occuper, et un second poste du même type, où fut nommé Maurice Lévy. Une jeune lectrice s'ajoutait à cet effectif. C'est au cours de ces premières années de collaboration qu'une entente particulièrement harmonieuse prévalut entre les quatre anglicistes de Nancy, à savoir Guy Bourquin, Maurice Lévy, Yves Châlon et moi-même, comme ensuite entre les autres collègues qui les rejoignirent. En particulier, nous n'avons jamais connu, entre linguistes et littéraires, le genre de tension dont j'ai pu constater l'existence dans de nombreuses universités françaises. Cela, me semble-t-il, tenait à la personnalité même de Bourquin et à sa connaissance intime des problèmes des « littéraires » comme de ceux des « linguistes ». En tout cas, au cours de cette collaboration, qui dura de 1953 à 1956, puis de 1960 à 1984, date de ma propre retraite, je crois pouvoir affirmer que je n'ai jamais connu de véritable tension entre nous. Le travail de notre équipe était important, car il lui fallait assurer des enseignements nombreux et divers : propédeutique, les trois certificats constituant alors la licence, le Diplôme d'Etudes Supérieures (remplacé de nos jours par la Maîtrise), CAPES et Agrégation. Il fallait aussi veiller aux commandes d'ouvrages de la Bibliothèque Universitaire et assurer celles de la Bibliothèque du Département, trop longtemps laissée à l'abandon. Aucun secrétariat n'était à notre disposition, et il nous fallait néanmoins envisager les activités sociales de nos étudiants, organiser des rencontres fréquentes avec eux et favoriser ensuite le développement de leur « club d'anglais » auquel ils devaient donner peu après l'appellation humoristique de « Royal Society, Ltd ». La vie était donc intense, encouragée par notre heureuse entente. Ainsi, lorsqu'à l'issue de sa troisième année scolaire à Nancy, Guy Bourquin nous apprit qu'il demandait son transfert pour Strasbourg, aucun de nous trois, dans un premier temps, ne comprit sa décision. Il nous fallut du temps pour comprendre que si Guy demandait à partir de Nancy, dans un poste analogue à celui qu'il occupait chez nous, ce n'était pas par mécontentement ou rejet de notre équipe. La démarche de Guy avait été motivée par un souci qui allait se révéler constant tout au long de sa carrière, celui d'assurer pleinement sa compétence scientifique. Se spécialisant en

linguistique anglaise et en littérature anglaise médiévale, il n'avait pu recevoir, tant à Lyon qu'à Nancy, la formation en phonétique historique et expérimentale qui lui faisait défaut et qu'il souhaitait recevoir à Strasbourg, auprès d'un professeur de réputation internationale, le professeur Straka.

Cependant, l'encadrement de notre département nous avait semblé si insuffisant, compte tenu surtout de l'accroissement des effectifs étudiants, que nous avons fait des démarches auprès du Ministère pour obtenir la création d'une chaire de langue anglaise (on ne parlait pas encore de linguistique à cette époque). Le refus du Ministère était imparable : plusieurs fois de suite, il fut répondu à notre doyen que l'on manquait de candidats possibles, et l'on alla même jusqu'à lui dire que la chaire demandée serait immédiatement créée, si nous pouvions appuyer notre requête du nom d'un candidat qualifié. Je décidai donc d'aller trouver Maurice Lebreton, alors devenu directeur du Département d'Anglais de la Sorbonne, et lui tins à peu près ce langage : « Vous disposez, en la personne d'Antoine Culioli, d'un brillant linguiste non encore docteur, et visiblement, vous comptez qu'il sera titularisé dès que possible. Sans doute ne pensez-vous pas envisageable de le nommer professeur à la Sorbonne dès son doctorat terminé : je vous propose donc de le laisser partir pour Nancy pendant les quelques années qui lui seront nécessaires pour terminer sa thèse et notre doyen m'autorise à vous dire que nous sommes prêts à nous engager à le libérer dès que vous le demanderez. » Ce qui fut fait : la chaire de langue anglaise fut donc créée à Nancy et Culioli y fut nommé comme chargé d'enseignement au moment même où Guy partait pour Strasbourg.

Dès son arrivée à Nancy, Culioli y avait lancé, parallèlement à son enseignement de langue anglaise, un cours de « linguistique générale » qui n'existait alors que dans peu d'universités françaises. Nous lui aménageâmes un horaire facile, et notre collègue Yves Châlon, nouvellement nommé à notre Faculté, l'hébergea chaque semaine dans son logement de célibataire. Châlon se consacra alors à la recherche et à l'expérimentation en pédagogie des langues. Notre équipe, sollicitée d'autre part pour les besoins pédagogiques des nombreuses Grandes Ecoles de notre Université, s'orientait donc peu à peu vers la recherche en linguistique, fondamentale et appliquée.

Le doyen Jean Schneider, médiéviste de réputation internationale et administrateur hors pair, obtint, à cette époque, un crédit exceptionnel pour la recherche en linguistique. Il fut décidé de le consacrer, sur le campus urbain de notre nouvelle Faculté, à la construction, à proximité du Centre CNRS pour un Trésor de la Langue Française, d'un bâtiment destiné à abriter l'ordinateur du Centre de Calcul de notre Université. Ces machines étaient alors des monstres énormes, nécessitant une importante installation de refroidissement. En échange de son apport foncier, notre Faculté recevait un contingent permanent d'heures d'accès à l'ordinateur. Notre doyen, qui s'intéressait à la recherche moderne,

décida alors d'organiser un colloque réunissant des mathématiciens et des linguistes pour étudier la possibilité de ce qu'on appelait alors la « machine à traduire ». A peine l'annonce faite de ce colloque, nous eumes la surprise, encourageante, de voir les deux principaux fabricants d'ordinateurs, IBM et Bull, nous demander l'autorisation d'y envoyer des observateurs. De ce bref colloque, nous pûmes tirer deux importantes conclusions : d'une part, mathématiciens et linguistes s'accordaient à ne voir aucune impossibilité théorique pour la traduction automatique ; d'autre part, ils pensaient que les recherches nécessaires seraient longues et ardues. Malgré ce dernier point, il fut décidé de mettre en route un petit groupe de recherche, regroupant linguistes et informaticiens.

Malheureusement, notre collègue Culioli, qui avait participé activement au colloque, fut appelé à la rentrée suivante à rejoindre la Sorbonne, comme il avait été convenu quelques années auparavant. Le projet était donc menacé, avant même d'avoir commencé à se réaliser. Mais dès que le poste de Culioli devint ainsi vacant, Guy Bourquin décida de revenir à Nancy et postula sa succession : il avait terminé à Strasbourg sa formation en phonétique, et il souhaitait maintenant se consacrer pleinement aux recherches en vue de sa thèse. Mais, dès qu'il revint à Nancy, je fus chargé par notre doyen de lui demander, ainsi qu'à notre collègue Pottier, spécialiste de linguistique espagnole, s'ils accepteraient de participer au petit groupe de recherche prévu à l'issue de notre colloque. L'un et l'autre acceptèrent, et Guy m'avoua, bien des années plus tard, qu'il avait d'abord pris cette initiative comme une espèce de jeu intellectuel stimulant, sans penser qu'il allait y consacrer plusieurs années de sa vie. Etant chargé, à Nancy, de l'enseignement de la linguistique anglaise ainsi que de cours de linguistique générale, il allait constituer, avec sa femme Marie-Claude et avec Pottier, une équipe de recherche qui se mit à l'œuvre, dans le cadre du Centre de Recherche et d'Application Linguistique (CRAL) dont il allait quelques années plus tard devenir le directeur. Ce Centre, avec celui qu'Yves Châlon commençait à constituer pour sa part, le Centre de Recherche et d'Application Pédagogique en Langues (CRAPEL), allait devenir l'un des deux centres de recherche privilégiés (dits « Centres Aigrin ») de notre Faculté.

Il existait alors au CNRS un laboratoire propre, implanté à Grenoble autour du professeur Vauquois, qui travaillait depuis plusieurs années sur la traduction automatique. Pourvu de moyens considérables et regroupant un nombre important de chercheurs de haut niveau, il passa peu après par une crise grave dont il n'allait pas se remettre. En effet, l'un de ses ingénieurs, membre influent du laboratoire, démissionna de manière retentissante en expliquant qu'il ne pouvait continuer à dépenser l'argent public pour des recherches manifestement vouées à l'échec. M. Vauquois avait, peu de temps auparavant, été nommé membre de la commission Linguistique et Langues Etrangères du CNRS dont j'étais membre élu. Je fis ainsi sa connaissance et pus me rendre compte, à la faveur de

conversations personnelles, qu'il existait au sein de l'équipe de Grenoble un malentendu fondamental : elle était constituée presque exclusivement de mathématiciens et d'informaticiens, et ne comprenait en fait qu'un seul linguiste, un phonéticien grenoblois. Tous ses membres étaient convaincus, à mon avis fort naïvement, que les linguistes savaient très bien comment fonctionnent les langues, et les croyaient donc bien plus avancés qu'ils ne le sont en réalité. Ces scientifiques pensaient donc que le seul problème à résoudre était de nature informatique : comment élaborer les logiciels nécessaires pour passer d'un système linguistique donné à un autre système, le fonctionnement de chacun de ces systèmes étant préalablement connu.

L'équipe de Bourquin s'était mise à travailler dans une toute autre optique : déterminer pour la langue de départ comme pour la langue cible quelles sont les zones posant question, celles qui semblent échapper à la règle générale et y constituer ce que les grammairiens d'autrefois appelaient les « exceptions ». En effet, dans chacune des langues, une majorité de situations ne posent pas de problèmes majeurs pour leur transposition dans une autre langue. C'est dans la faible minorité des fonctionnements exceptionnels que les difficultés se situent. C'est en somme à faire avancer la connaissance du fonctionnement des langues qu'elle s'attaquait prioritairement. Les non-linguistes ont tendance à croire que les langues sont de simples accumulations de mots, et à réduire leur traduction à une série d'équivalences de vocabulaire. Guy et son équipe savaient au contraire que les difficultés majeures de toute traduction se situent parmi les vocables et les mots-outils qui forment l'ossature de chaque langue. Afin d'explorer ce genre de problèmes, il fut décidé de choisir comme langue de travail une langue faisant usage d'un vocabulaire précis et limité, et pourvue de structures habituelles simples, pour ne pas compliquer les problèmes par l'introduction de subtilités langagières. Pour autant que je me souvienne, ils choisirent d'abord de travailler sur des textes de géographie physique ou de géographie pour en analyser le fonctionnement détaillé. L'informatique a cette caractéristique d'intégrer peu à peu aux résultats obtenus par de premières analyses les observations nouvelles et plus fines des phénomènes présentés par d'autres zones du langage. Cet effet cumulatif permet donc de faire progresser régulièrement la connaissance du fonctionnement d'une langue donnée. N'étant pas moi-même linguiste de formation, j'observais alors avec grand intérêt la démarche rigoureuse de Guy dans des recherches dont j'essayais de saisir la méthode. A la différence du laboratoire de Grenoble, l'équipe de Guy mit donc en chantier une recherche essentiellement linguistique, fondée sur une série de thèses de Doctorat analysant l'une après l'autre les zones difficiles présentant problème en cas de traduction. Il était parfaitement conscient de l'ampleur des difficultés et me dit à l'époque qu'il envisageait une quinzaine d'années de travail avant d'arriver à des résultats significatifs utilisables pour la traduction mécanique. Après la disparition du laboratoire de Grenoble, et des équipes qui

lui succédèrent quelque temps, le Centre de Nancy resta le seul en France à travailler régulièrement, économiquement et sans bruit en vue de la traduction automatique et fut impliqué pendant de nombreuses années dans les programmes européens, notamment EUROTRA qui avaient été définis pour faire face aux énormes problèmes de traduction posés par l'existence des nombreuses langues de travail de la nouvelle Europe. L'équipe de Guy Bourquin fut ainsi liée à l'Europe par une série de contrats de recherche qui exigeaient une bonne part de son activité. Mais c'était à une époque où, éloigné par mes fonctions de la vie des UER ou UFR littéraires, je n'étais plus à même d'en suivre personnellement le déroulement.

Parallèlement à ces travaux assez inattendus, Guy Bourquin avait eu à assumer de lourdes tâches d'enseignement, de recherche et d'administration. Il s'en acquitta sans se plaindre, même lorsqu'elles ne correspondaient pas exactement à ses goûts personnels. Après le départ de Pottier pour la Sorbonne et le CNRS, il lui fallut diriger les équipes de recherche du CRAL et, après 1970, lors de la mise en place de la nouvelle université, dont j'étais devenu président, il dut prendre ma succession à la tête du département d'anglais, à une époque où la mise en route des nouvelles UER, puis UFR, n'allait pas sans difficultés ni longs palabres. Il dut donc consacrer beaucoup de temps au recrutement de nouveaux collègues, régler bien des conflits, définir des programmes d'enseignement et d'examens pour les diverses « Unités de Valeur » mises en place tant dans le Département d'Anglais que dans l'UER de Linguistique où tout était à inventer. La disparition tragique d'Yves Châlon dans un terrible accident de la route (mai 1972) ne fit qu'alourdir sa tâche et ses difficultés. Mais il réussit à faire face avec un constant sourire, et notre université lui doit donc beaucoup.

Avant d'évoquer maintenant les talents de Guy en tant que directeur de recherche, il me faut rapporter une très brève conversation que j'eus un jour avec lui et dont je ne me souviens plus de la date exacte. C'était près de la fin d'une année scolaire au cours de laquelle il avait donné un cours de linguistique générale. Incidemment, et comme sans y penser, il me dit que l'année se terminait et qu'il était content de ce qu'il avait fait : « Je m'étais juré cette année de tenter de n'employer aucun jargon, mais une langue aussi simple que possible. Je crois bien que j'y suis arrivé ! » Guy démontrait ainsi son souci de communiquer efficacement avec ses auditeurs et de ne céder aucunement à une tentation répandue, hélas ! non seulement chez les émules de Diafoirus, mais aussi, trop souvent, parmi les universitaires : voiler le flou ou le vide de la pensée derrière les facilités d'un langage ésotérique !

Mais c'est chez le directeur de recherche que se conjuguèrent, chez Guy, les qualités du chercheur et celles de l'enseignant. En tant que directeur de recherche, il était d'abord bienveillant et accueillant : devant des projets

présentés par des chercheurs novices, sa première réaction n'était jamais critique ou sceptique, car il essayait toujours de découvrir dans les propositions faites les éléments positifs qu'on y pouvait déceler. Conscient, comme le sont toujours les vrais chercheurs, de l'immensité du champ de nos ignorances, il appréciait toujours, si maladroits fussent-ils, les efforts faits pour en réduire l'extension, comme l'avait fait avant lui son maître Jean Fourquet. Et j'ai souvent vu de jeunes chercheurs sortir encouragés et rassérénés d'une longue entrevue avec leur maître. Mais, encouragés par l'accueil, ils étaient souvent effrayés par l'ampleur du travail dont ils percevaient pour la première fois l'absence de limites. Car, devant tout projet se présentant à ses yeux, Guy avait le don de percevoir immédiatement les perspectives ultérieures qu'il pouvait présenter et que le novice découvrait alors avec un certain effroi. Mais presque toujours, l'encouragement prévalait sur la crainte et, d'un seul coup, Guy avait confirmé et conforté un chercheur débutant.

Mais après avoir évoqué les activités de Guy Bourquin dans les domaines de l'enseignement, de l'administration et de la recherche sur la traduction automatique, il me faut parler maintenant du secteur d'investigation qu'il a toujours privilégié au cours de sa carrière universitaire et auquel il est revenu, par la direction de nombreuses thèses, avant comme après sa retraite : je veux parler de la littérature médiévale anglaise. Sa thèse de doctorat, commencée à Lyon sous la direction de Pierre Legouis, poursuivie ensuite sous celle de Jean Fourquet, grand spécialiste de la littérature du Moyen Age allemand, portait sur l'une des œuvres littéraires les plus importantes du Moyen Age anglais, à savoir *The Vision of Piers Plowman*, œuvre fondamentale de la littérature anglaise ancienne, composée à l'extrême fin du quatorzième siècle. Ce long poème mystique est une œuvre complexe et difficile, car elle est connue par trois manuscrits aux textes souvent différents, et dont les variantes textuelles avaient exercé depuis longtemps la sagacité des chercheurs. Guy Bourquin en propose une lecture globale, sorte de gigantesque explication de texte, dans laquelle il analyse pas à pas cette œuvre poétique et mystique, en en éclairant les versions l'une par l'autre.¹ Je me rappelle clairement la soutenance, le 20 novembre 1970, de cet ouvrage magistral et tout particulièrement l'intervention de Jean Fourquet : d'emblée, il posa au candidat, de manière inattendue, une question étonnante : « Monsieur, pourriez-vous nous dire quelle formation théologique vous aviez reçue, lorsque vous avez entrepris vos recherches ? » Surpris par cette requête inattendue, le candidat répondit, en bredouillant quelque peu : « C'est-à-dire... je crois que j'avais... celle du Français moyen. » Fourquet reprit alors : « C'est bien ce que je pensais. Eh bien, Monsieur, vous êtes devenu un théologien remarquable, et cela par pur scrupule scientifique, ce dont je vous

¹ Guy Bourquin, *Piers Plowman, Etudes sur la Genèse littéraire des trois versions*, Université de Lille III, Atelier de Reproduction des Thèses / Paris : Honoré Champion, 1978, 2 vols, 953 p.

félicite très chaleureusement. D'autre part, en vous lisant, je me suis d'abord étonné de voir page après page sans aucune note de référence, alors que vous travaillez sur une œuvre très abondamment étudiée avant vous. Que vous le sachiez est clairement prouvé par la riche bibliographie qui termine votre ouvrage. Vérification faite, j'ai donc dû me rendre à l'évidence : si vous ne mettez pas de notes, c'est que, page après page, vous présentez de la pure découverte, ce dont je vous félicite, tout aussi chaleureusement ! »

A la fin de la première partie de la soutenance, qui se déroula à peu près sur le même ton, je me souviens que Guy vint me demander timidement si je pensais qu'il obtiendrait la mention « Très Honorable », ce qui me fit éclater de rire en lui répondant que s'il ne l'obtenait pas, après les compliments que je venais d'entendre, c'est que ses juges seraient totalement inconséquents. Caractéristiquement, Bourquin se montrait là si modeste, qu'il doutait de la valeur de sa propre recherche, aussi bien que de la portée des louanges entendues. A une époque où les hommes publics ont une fâcheuse tendance à proclamer eux-mêmes leur propre « modestie », il est particulièrement rafraîchissant de rencontrer en notre ami un homme dont la modestie est si véritable et si profonde.

Mais toute qualité a son revers, et je me suis souvent dit que la modestie de Guy Bourquin était excessive : ainsi il me paraît regrettable qu'un ouvrage aussi remarquable que la thèse dont je viens de parler n'ait fait l'objet que d'une publication somme toute confidentielle. Toute modestie écartée, il me paraît souhaitable que ses amis envisagent pour lui la publication, en version anglaise allégée de tout l'appareil doctoral, de cet ouvrage magistral, qui fait honneur tant à son auteur qu'à notre pays.

Je m'aperçois en relisant ces quelques lignes qu'elles ne mentionnent nulle part l'épouse de Guy, Marie-Claude. C'est que sa présence auprès de lui me paraissait si évidente qu'elle ne méritait même pas un paragraphe. Ce serait pourtant une grande injustice que de ne pas rappeler ici combien Marie-Claude a contribué au développement, à l'équilibre et ainsi à toute l'œuvre de son mari. Nommée collaboratrice technique auprès de lui, après ses études d'anglais à la Faculté de Nancy, elle assume pendant plusieurs dizaines d'années le travail de compilation et de comparaison que demandaient les analyses qui préparaient, jour après jour, les matériaux mêmes du travail que menait Guy. Je me souviens de l'avoir souvent vue penchée sur de grands panneaux étalés où elle avait rassemblé les textes français et anglais à comparer et confronter. Les centaines d'heures de labeur obscur pour le travail de son mari ont été pour beaucoup dans le succès de l'équipe de recherche qu'il animait.